

Nous savions donc que nous échapperions aux cris des huîtres dévorées vivantes, au gallinacé émasculé, mais que nous contemplerions un arbre mort, privé de ses racines vitales à coups de hache. Tout ça pour commémorer la naissance d'un homme mort à trente-trois ans dans d'atroces supplices.

Papa réussit après bien des recherches à mettre la main sur la rallonge nécessaire à la guirlande électrique tandis que ma mère achevait de disposer les verres cristal Arcoroc. Sur les coups de 20h, 20h 10 peut-être, tout était donc fin prêt pour que nous puissions nous forcer à être heureux.

Sœurette s'était pomponnée, avec du rose aux joues et un discret rouge à lèvres qu'elle avait achetés par correspondance auprès du Club des Créateurs de Beauté. En sus des cosmétiques et en « cadeau de bienvenue au Club des Créateurs de Beauté », elle avait reçu un pendentif « doré à l'or fin » qui lui avait beaucoup plu : un petit chien. Un terrier anglais, je crois, mais je n'ai jamais travaillé au rayon animalier. De mon côté, j'avais eu le temps de m'isoler dans ma chambre pour me changer : un pull rouge foncé qui « va si bien » avec mes cheveux noirs, mon pantalon gris

et mes chaussures Kenzo. J'étais sûr de recevoir une toute nouvelle tenue dans les heures suivantes, au moins le pull ou le pantalon à pinces.

En déposant le livre et l'autocuiseur au pied de l'arbre mort, j'ai trouvé mon père seul dans la salle à manger, collé dans son fauteuil, contemplant les loupottes multicolores. J'ai remarqué qu'il portait encore ses pantoufles. « Tu ne te changes pas ? » « Hein ? Qu'est-ce que tu veux que je change ? » J'ai désigné les chaussons d'un mouvement du menton : « Ben, ça. » « Ah oui, tu as raison. Je vais mettre mes souliers bien sûr. Il y a longtemps que je ne les ai pas cirés. » Un bail en effet pour mon père, cet homme que j'avais toujours connu tiré à quatre épingles. Un bon moment aussi qu'il ne sortait plus. Il ne quittait plus ni ses chaussons, ni le pavillon. Pas même pour aller acheter *Carrières et emplois*. De toute façon, on ne se rend pas chez le marchand de journaux en charentaises. Il avait renoncé. Oui, je crois.

Lorsque maman a posé l'assortiment de charcuteries sur le repose-plat, au centre de la table, j'ai cru reconnaître le jambon cru, les tranches de mortadelle et le pâté en croûte pistaché. J'ai très vite chassé cette idée de mon esprit :

ils ne pouvaient pas venir du supermarché, ma mère n'y mettait jamais les pieds. Mais c'est vrai qu'ils ressemblaient quand même sacrément aux lots que Francis était venu chercher pour la Banque alimentaire. Dès le lendemain, nous recevions un réassort, un nouvel arrivage des mêmes produits, mais plus frais bien sûr, avec des DLC et des DLV toutes neuves. « Ça vient de chez toi, a fièrement déclaré ma mère en me regardant avec un large sourire. Pour une fois, je suis allée m'approvisionner au supermarché. Ils ont plein de choses aussi bien que chez le charcutier, mais c'est moins cher. Enfin, tu sais de quoi je parle. D'ailleurs, pour ce soir, je vous ai concocté un dîner *100 % supermarché*. On verra bien. » Sur l'instant, ma sœur et moi avons regretté de ne pas avoir opté pour le micro-ondes.

Le silence qui a suivi a permis à chacun de sombrer dans ses pensées. Sans véritablement choisir – l'idée et l'image se sont imposées d'elles-mêmes – j'ai eu tout mon souï pour songer à Caroline. Dans le désordre, comme dans un rêve sans queue ni tête. On aurait dit les extraits en vrac d'un court-métrage bâclé. Qu'importe, même par petits fragments éparpillés, l'essentiel était que je pense à elle.

Comment Caroline occupait-elle son Noël? Sans doute le passait-elle à jouer les bons Samaritains avec Francis. Lui n'avait rien de mieux à faire et elle, plus d'autre famille pour l'accueillir. Et ma famille, est-ce qu'elle lui plairait? Caroline devait s'être mise en quatre pour organiser le dîner de fête de tous les paumés et nécessiteux de la région. J'imaginai les efforts de présentation, chaque bénévole ayant été prié de rapporter un ou deux plats en inox de chez lui. Le 24 décembre, même les pauvres n'aiment pas jouer à la dînette dans des assiettes en carton. Sans doute avait-elle pour une fois pioché dans la « cagnotte » de la Banque et confié à Francis la mission de confiance de revenir de la Halle aux Vins avec quelques bouteilles de Bartissol et quatre ou cinq de faux champagne à grosses bulles. Il n'y en aurait pas pour tout le monde, il faudrait se rationner, comme sur un navire de pirates en manque d'eau douce. Caroline comptait sur l'abstinence contrainte de quelques-uns qui, pour la énième fois, tentaient de s'accrocher à la troisième étape du programme des AA. Eux se rabattaient sur le jus d'orange ou l'ersatz de Coca et, s'ils ne craquaient pas avant la fin de la soirée, laisseraient les autres se partager un peu plus de bibine. J'imaginai le hangar du

cours Édouard-Vaillant transformé en salle des fêtes, sur fond de musique antillaise, baignée de la même lumière blanche des néons. Caroline s'était-elle déguisée pour donner le ton? Peut-être avait-elle troqué son petit bonnet de laine pour un autre, rouge avec la fausse fourrure blanche tout autour et un pompon. Je la voyais mal s'être passée une guirlande verte autour du cou en guise d'écharpe. Ça, c'était plutôt le genre de Francis. Elle devait sourire, faire semblant, taper dans le dos, se forcer à rire et trinquer avec un gobelet de jus d'orange, pour laisser tout le mousseux aux invités. Sûr que certains, un peu éméchés pour avoir commencé à s'anesthésier au rouge plus tôt dans la journée, devaient regarder ses seins sans la zyeuter discrètement, du coin de l'œil, d'autres devaient la prendre par la taille en espérant glisser la main un peu plus bas ou, pour les plus audacieux, coller un long baiser sur la joue, au plus près des lèvres. Après tout, c'est le soir de Noël! J'en ai souri. Comme si, bon prince, j'avais laissé des gamins s'approcher de ma voiture de sport pour la toucher, en surveillant un peu quand même, mais sans être jaloux. C'était présomptueux de ma part. J'ai eu honte d'aller aussi vite en besogne dans ma rêverie et j'ai cessé de sourire. Je devais commencer à vieillir car je regardais avec de plus en plus

d'insistance l'annulaire gauche des femmes, et même des femmes encore jeunes. Quelque chose me disait que Caroline n'aurait jamais la trace d'une alliance, qu'elle devait s'être juré de ne jamais se sertir le doigt comme on bague un poulet. Inutile de se hâter, de lui faire des avances. Rien à déclarer, pour le moment. Elle ne cherchait pas un compagnon et encore moins un géniteur.

– Tu vas t'approvisionner en grande surface, maintenant! a soudain érupté mon père qui semblait avoir totalement émergé de son asthénie. C'est parce que je suis en retraite? Parce que je ne travaille plus? Que nous gagnons moins? C'est ça, hein? T'as peur de manquer!

Il devait en effet y avoir un peu de toutes ces raisons. Ma mère ne l'aurait jamais avoué. Trop fière.

– Mais non, voyons. On gagne moins. Enfin, tu touches moins, c'est vrai. Mais nous ne sommes quand même pas à plaindre. Je ne fais pas des économies, je suis précautionneuse, je fais attention. Ce n'est pas pareil.

– Et si on ouvrait les cadeaux, ai-je timidement avancé en guise de diversion, redoutant la tournure que prenaient les échanges et que les tranches de mortadelle ne volent à travers la pièce, avec leur contenant.

– Ça attendra, a tranché ma sœur. Avant d'attaquer les réjouissances, j'ai une grande nouvelle que j'aimerais partager avec vous ! Autant y passer maintenant, ça me soulagera peut-être, bien que j'en doute.

Diversion efficace suivie d'un silence de mort. Ou de circonstance.

– Eh ben voilà, a-t-elle repris sur un ton moins assuré. Après la semaine de vacances de Noël, je n'irai plus à l'auto-école qu'un jour sur deux, ou bien seulement les matinées ou les après-midi, on verra : Michel et Denise ne sont pas encore fixés. Travail partiel ou chômage à moitié. Appelez ça comme vous voulez, le résultat est le même. Je n'ai pas le choix, j'ai dû signer un nouveau contrat. C'était ça ou la porte, vous comprenez ?

Bien sûr que l'on comprenait. Ce que voulait sans doute savoir sœurlette, c'est si l'on compatissait. Pas de doute là-dessus : j'ai cru que ma mère allait se mettre à chialer et mon père semblait être retombé dans son exil intérieur. Quant à moi, j'ai simplement passé le dos de ma main sur la joue de ma sœur qu'elle a repoussée d'une chiquenaude.

– Et vous savez ce qu'ils m'ont dit ? « Y a rien de personnel. Rien contre toi, mais là, on ne peut plus. On n'a plus assez de travail pour t'occuper

à plein temps. » Mais qu'est-ce qu'ils s'imaginent? Que j'enquille des centaines de diapositives du code de la route devant des ados boutonneux juste pour ne pas sombrer dans l'oisiveté?

Au lieu d'éclater en sanglots, ma mère s'est cru plus inspirée :

– Bon, en somme, tu seras plus souvent à la maison. Ce n'est pas si grave.

Ma sœur l'a fusillée du regard, tandis que je levais les yeux au ciel. Et vers la poutre.

En y repensant, il me semble que nous aurions dû ouvrir les cadeaux avant.